

Crise dans l'éthos militaire

« Les progrès techniques, en développant l'espoir de tuer sûrement et sans danger, risquent de faire oublier que la première qualité nécessaire au soldat est le mépris de la mort. »
Capitaine Boucherie, *Le spectateur militaire*, avril 1914¹.

Gygès, un berger de Lydie, trouve par hasard, sur le cadavre nu d'un géant dans une anfractuosité de la terre, un anneau d'or qui le rend invisible. Fort de son nouveau pouvoir, sûr d'échapper aux regards des hommes, il multiplie les forfaits, tue le roi et s'empare du trône. Ses adversaires ne peuvent ni éviter ses coups ni se défendre contre lui. L'invisibilité lui confère une forme d'invulnérabilité. Comme il peut agir sans laisser de témoins, l'invisibilité lui assure l'impunité.

Ce que *La République* proposait par le détour d'une expérience de pensée, le drone le réalise techniquement.  tant donné, écrivent Kaag et Kreps, que « des machines télécommandées ne peuvent pas assumer les conséquences de leurs actes, et que les êtres humains qui les actionnent le font à grande distance, le mythe de Gygès apparaît aujourd'hui bien plus comme la parabole de l'antiterrorisme moderne que du terrorisme »². Débarrassés du jeu de contraintes qu'imposent les rapports de réciprocité, les maîtres des drones pourront-ils encore se montrer vertueux, résister à la tentation de commettre une injustice que rien ne viendrait plus désormais sanctionner ? C'est la question, sur laquelle nous reviendrons, de *l'aléa moral*.

Mais il y aurait aussi une autre façon de poser le problème. S'il reste vrai que « le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître s'il ne transforme sa force » en vertu, on peut s'interroger : de quel genre de vertu auront besoin les Gygès modernes ? Déplacer la question. Non pas : l'homme invisible peut-il être vertueux ? Mais : s'il veut persister à se

¹ Cité par Castex, *op. cit.*, p. 125 .

² John Kaag and Sarah Kreps, "The Moral Hazard of Drones", *The Stone, NYT blog*, 22 juillet 2012.

dire vertueux, à se considérer comme tel, y compris à ses propres yeux, de quelle redéfinition de la vertu aura-t-il besoin ?

L'éthos militaire traditionnel avait ses vertus cardinales : courage, sacrifice, héroïsme... Ces « valeurs » avaient une fonction idéologique claire. Rendre la boucherie acceptable – mieux, glorieuse. Et les généraux ne s'en cachaient pas : « il faut trouver le moyen de conduire les gens à la mort, sinon, il n'y a plus de guerre possible ; ce moyen, je le connais ; il est dans l'esprit de sacrifice, et non ailleurs »³.

Être « prêt à mourir » apparaissait aussi, dans ces conceptions, comme l'un des principaux facteurs de la victoire, le cœur de ce que Clausewitz avait appelé la « force morale ». C'était là un horizon indépassable : « nous ne devons pas oublier que notre mission est de tuer en nous faisant tuer. C'est un point sur lequel nous ne devons jamais fermer les yeux. Faire la guerre en tuant sans se faire tuer, est une chimère ; faire la guerre en se faisant tuer sans tuer soi-même est une ineptie. Il faut donc savoir tuer, tout en étant prêt à périr soi-même. L'homme qui s'est voué à la mort est terrible »⁴. Dans la continuité des idéaux philosophiques classiques, la guerre apparaissait comme l'expérience éthique par excellence : guerroyer, c'était apprendre à mourir.

Mais il restait un problème : « comment expliquer l'exhortation au sacrifice héroïque dans la guerre ? N'est-ce pas en contradiction avec l'exigence de la 'conservation de ses forces' ?, demandait Mao, Non, se répondait-il à lui-même, cela n'est pas en contradiction. Ce sont des contraires qui cependant se conditionnent l'un l'autre. La guerre est une politique sanglante, pour laquelle il faut payer, et souvent très cher. Sacrifier (ne pas conserver) partiellement et temporairement ses forces vise à conserver l'ensemble des forces pour toujours »⁵. C'est dans cette dialectique de l'exposition préservatrice ou de la destruction conservatrice que prenait place la valeur du sacrifice, réputée héroïque en ce qu'elle permettait, par l'abnégation des parties, de faire perdurer le tout. Car « le vrai courage », celui des hommes civilisés, professait aussi Hegel, réside, bien plus que dans le simple mépris de la mort, dans le fait d'être « prêt à sacrifier sa vie au service de l'État »⁶.

³ Général Cardot, *Hérésies et apostasies militaires de notre temps*, Paris/Nancy, 1908 p. 89, cité par François Lagrange, « Les combattants de la « mort certaine ». Les sens du sacrifice à l'horizon de la Grande Guerre », *Cultures et conflits*, n° 63, 2006, pp.63-81.

⁴ Dixit le général Dragomiroff, cité par le Comte P. Vassili, *La Sainte Russie*, Paris, Firmin-Didot, 1890, p.134.

⁵ Mao, « De la guerre prolongée », in *Écrits militaires*, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1968, p. 261.

⁶ Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 327 *add.*, Vrin, Paris, 1982, p. 327.

Mais qu'advient-il lorsque tout cela n'est plus nécessaire ? Lorsqu'on n'a plus besoin d'exposer ses forces vivantes afin d'infliger des pertes à l'ennemi ? La dialectique du sacrifice se dissout alors en impératif d'autoconservation simple. Avec cette conséquence que l'héroïsme, et le courage avec lui, deviennent impossibles.

Ce diagnostic n'a rien d'original : nous sommes entrés, nous répète-t-on depuis déjà plus de deux décennies, à l'âge de la guerre sans vertu - « virtueless war »⁷, ou dans l'ère « post-héroïque »⁸. S'il demeure çà et là des relents épiques, c'est seulement à titre de nostalgies surannées, résidus idéologiques en voie de décomposition avancée. À ceci près que les anciennes valeurs, frappées d'obsolescence, peuvent se mettre à protester contre leur enterrement annoncé. Tant que les superstructures survivent, elles peuvent se montrer gênantes, œuvrer par leur inertie propre à ralentir la progression de l'infrastructure qui travaille activement à leur couper l'herbe sous les pieds.

Le problème en l'occurrence, c'est que, vu au prisme des valeurs traditionnelles, tuer par le drone, écrabouiller l'ennemi sans jamais risquer sa peau, apparaît toujours comme le summum de la lâcheté et du déshonneur. La discordance entre la réalité technique de la conduite de la guerre et son idéologie rémanente forme une contradiction puissante, y compris pour le personnel des forces armées. Ce que produit la collision entre ces nouvelles armes et les anciens cadres, peut-être désuets mais encore en partie prégnants, c'est une *crise dans l'ethos militaire*.

Symptôme révélateur, les critiques les plus virulentes des drones ne vinrent pas d'abord d'indécrottables pacifistes, mais furent formulées par les pilotes de l'Air Force, au nom de la préservation de leurs valeurs guerrières traditionnelles⁹. Aujourd'hui, ces chevaliers du ciel déchus, derniers représentants d'une caste militaire sur le déclin, entonnent à la guitare des chants vengeurs contre leur concurrent mécanique. Le groupe « dos Gringos », un « duo de pilotes de combat faisant revivre le genre traditionnel du chant de pilotes » a ainsi composé ce requiem :

« Ils ont abattu le Predator

Ça en fait déjà un de moins pour moi

Ils ont abattu le Predator et mon cœur s'emplit de joie

[...]

⁷ L'expression est du chef de l'officier de l'armée de l'air britannique Brian Burridge.

⁸ Cf. Edward N. Luttwak, *Le grand livre de la stratégie: de la paix et de la guerre*, Odile Jacob, Paris, 2002.

⁹ Cf. McLucas, *op. cit.*, p. 141.

Ils ont abattu le Predator
Je me demande ce que ça lui fait dans sa tête
À l'opérateur qui a perdu son joujou à roulettes
Il doit se sentir tellement impuissant
Pauvre bébé phoque qu'on tabasse jusqu'au sang »¹⁰

Malgré leurs bravades, les pilotes ont perdu. Top Gun est mort, et le lieutenant Maverick, qui se savait déjà depuis un bon moment sur siège éjectable, est en train de finir de s'abîmer définitivement dans les airs au profit d'un autre genre de personnage, bien moins facile à idéaliser sans doute.

Pour dire « avion sans équipage », l'Anglais a une expression intraduisible : « unmanned aerial véhicule ». Le péril associé est bien de devenir « unmanned » à tous les sens du terme – littéralement « des-hommé », mais aussi dévirilisé, voire émasculé. C'est aussi la raison pour laquelle les officiers de l'Air Force ont tant résisté à la généralisation des drones, qui menaçaient bien sûr au premier chef leur emploi, leur qualification professionnelle et leur position institutionnelle, mais aussi, et peut-être plus fondamentalement leur prestige viril¹¹.

Mais cet héroïsme guerrier dont on entend ici le chant du cygne, on est cependant bien obligé de rappeler qu'il était déjà, bien avant que les drones ne pointent le bout de leur nez, très largement moribond. Walter Benjamin ironisait déjà en son temps sur la glorification illusoire et inconséquente de « l'héroïsme » des guerres impérialistes par les penseurs réactionnaires : « jamais ils ne s'avisent que la bataille de matériel dans laquelle certains d'entre eux voient la plus haute révélation de l'existence, disqualifie les pauvres emblèmes de l'héroïsme qui ont ici et là survécu à la Guerre Mondiale. »¹² Ainsi, lorsque Luttwak appelle « post-héroïque » cette forme de guerre contemporaine où l'on exige que plus aucun soldat national ne soit mis en péril dans des interventions extérieures, on est en droit de s'interroger : avant de proclamer la fin de l'ère héroïque, il conviendrait de se demander si « nous » ne l'avons jamais été.

Quoi qu'il en soit, l'idéal déjà mal en point de l'héroïsme sacrificiel se trouve aujourd'hui si ouvertement démenti par les faits qu'il devient urgent de le répudier en tant que valeur

¹⁰ À écouter ici, avec le clip artisanal qui va avec : <http://www.youtube.com/watch?v=t8-kNPKNctg>

¹¹ Voir sur ce thème Franck Barrett, "The Organisational Construction of Hegemonic Masculinity: The Case of the US Navy", *Gender, Work and Organisation*, Vol. 3, n° 3, 1996, pp. 129–142

¹² Benjamin, "Théories du fascisme allemand", *op. cit.*, p. 199.

officielle. Il faut s'en débarrasser, et trouver à le remplacer par d'autres notions de la vertu guerrière

Si le drone est réputé être vertueux, c'est d'abord parce qu'il permet de supprimer toute éventualité de perte dans son camp. L'argument fut récemment résumé par un rapport britannique : dans la mesure où l'« aéronef sans pilote empêche la perte potentielle des vies de l'équipage, il est ainsi moralement justifié en lui-même »¹³. Il suffit de comparer cette thèse des drones vertueux en tant qu'ils épargnent à leurs agents toute confrontation à la mort avec les sentences classiques selon lesquelles la vertu militaire est précisément le contraire, pour prendre la mesure de la révolution en cours sur le terrain des valeurs.

Le souci de conserver ses forces, d'éviter les pertes inutiles n'a certes en lui-même rien de nouveau ni de spécifique. Car « mépriser la mort » n'impliquait en rien, dans l'ethos militaire traditionnel, de ne pas s'efforcer de conserver sa vie. La spécificité est ici que conserver la vie de ses propres soldats soit posé comme un impératif quasi absolu, excluant à la limite tout sacrifice. Est mauvaise une armée qui expose les vies ses troupes, bonne celle qui les préserve sans reste. Est condamnable l'exposition au risque, estimable le fait de tuer sans danger. Mourir pour sa patrie était certes beau, mais tuer pour elle, elle qui nous dispense désormais de ce lourd tribut, l'est bien plus encore.

Ce qui est en train de se produire sous nos yeux, c'est le passage tendanciel d'une éthique officielle à une autre, d'une éthique du sacrifice et du courage à une éthique de l'auto-préservation et de la lâcheté plus ou moins assumée. Dans ce grand mouvement d'inversion des valeurs, il faut fouler aux pieds ce que l'on adorait jadis et porter au pinacle ce que l'on disait, hier encore, tenir en mépris. Où ce que l'on appelait lâcheté devient bravoure, où ce que l'on appelait assassinat devient combat, où ce que l'on appelait esprit de sacrifice, pour être devenu le privilège d'un ennemi acculé à une mort certaine, se convertit en objet de dégoût. La bassesse doit être érigée en grandeur. En ce sens, c'est moins au spectacle d'une « guerre sans vertu » que l'on assiste qu'à une vaste opération de redéfinition des vertus guerrières.

Mais la violence armée peut-elle vraiment se passer de sa dose de moraline héroïque ? Le sevrage est difficile. La solution, pour conserver les effets en renonçant à la substance, passe par le produit de substitution. En l'occurrence : conserver les mots, mais en changer le sens.

¹³Cf. Walter Pincus, "Debates under way on combat drones", *The Washington Post*, 1er mai 2011.

Le Pentagone étudiait, en septembre 2012, l'opportunité de décerner des médailles militaires aux opérateurs de drone¹⁴. Tout le problème était bien sûr de savoir en quoi ceux-ci pourraient bien jamais les mériter, sachant que de telles décorations sont censées récompenser la *bravoure au combat*. Mais, après tout, qu'est-ce que la bravoure ? Tout dépend de la définition qu'on en donne. On peut poser la question aux Lachès et aux Nicias d'aujourd'hui.

Le colonel Eric Mathewson, pilote de drones émérite, en a livré son interprétation personnelle : « la bravoure pour moi, cela ne veut pas dire que vous risquez votre vie. La bravoure, c'est faire ce qui est juste. La bravoure concerne vos motivations et les fins que vous visez. C'est faire ce qui est juste pour des raisons justes. C'est ça, pour moi, la bravoure »¹⁵. Avec ce genre de « définition » à la fois hors-sujet, tautologique et réduite à une justification platement jésuitique des moyens par les fins, on n'est pas très avancé.

Luther Turner, un colonel à la retraite ayant piloté des avions de combat puis des drones en fin de carrière en suggère une autre, qui permet déjà d'y voir plus un peu plus clair : « je crois fermement qu'il faut de la bravoure pour piloter un drone, en particulier quand il vous est demandé d'ôter la vie à quelqu'un. Dans certains cas, vous voyez la chose se dérouler en direct et en couleurs »¹⁶.

Il faut du courage pour être un assassin. L'idée est en tout cas qu'il y aurait une forme de bravoure liée au fait de tuer, et de tuer en en percevant graphiquement les effets. Un effort sur soi-même est requis afin de surmonter sa répugnance initiale à le faire et à le voir, et peut-être surtout à se voir soi-même en train de le faire.

Si l'on condense les propos de nos deux pilotes de drones, on en arrive à cette idée qu'il peut être valeureux de parvenir à faire quelque chose qui vous apparaît d'abord comme répugnant, non-valeureux, à condition de le faire par devoir, au nom de fins supérieures, bonnes et justes en elles-mêmes. Une autre manière de le dire, c'est que la bravoure consiste ici à faire le *sale travail*.

À ceux qui s'insurgeaient contre une telle perversion du vocabulaire, dénonçant un retournement orwellien du sens des mots, l'œuvre d'une novlangue militaire qui se mettait à appeler « bravoure » ce que des siècles avaient toujours appelé couardise ou ignominie –

¹⁴ Al Kamen, "Drone pilots to get medals ?", *Washington Post*, 7 septembre 2012.

¹⁵ Cité par Greg Jaffe, "Combat Generation: Drone operators climb on winds of change in the Air Force", *Washington Post*, 28 février 2010.

¹⁶ Mazzetti, *op. cit.*

tuer sans risquer sa peau - on pouvait répondre : « je ne crois pas que les pilotes soient réellement 'en sécurité'. *Wired* et *NPR* rapportent que les pilotes sont soumis à de hauts niveaux de stress et de syndromes de stress post-traumatiques qui pèsent sur leur vie de famille. Les soldats sont en sécurité pour ce qui est des menaces physiques et de la mort, mais pas des blessures psychologiques, qui, elles, ne s'effacent pas »¹⁷.

Pour ce qui est du syndrome de stress post-traumatique, on verra ce qu'il en est dans le chapitre suivant, mais ce qu'il importe de souligner pour l'instant, c'est que ce discours fait apparaître une autre idée importante, qui prolonge et complète la précédente : si les opérateurs de drones ne sont pas « braves » au sens classique où ils exposeraient leur vie *physique* au combat, ils le seraient en revanche du fait qu'ils y exposeraient indirectement leur vie *psychique*. À défaut de risquer leur corps dans les opérations, ils y risquent leur santé mentale. On aurait là une forme de bravoure spécifique, qui ne se définirait plus par *l'exposition de sa vulnérabilité physique à une violence adverse* mais par *l'exposition de sa vulnérabilité psychique aux effets en retours du spectacle de sa propre destructivité*.

Cette redéfinition, en déplaçant l'objet du sacrifice du physique au mental, permettrait de restituer aux opérateurs de drones leur part, devenue introuvable, d'héroïsme. C'est l'invention tendancielle d'une nouvelle vertu militaire, l'héroïsme psychique.

« L'homme soldé, le soldat, est un pauvre glorieux, victime et bourreau », écrivait Vigny¹⁸. Le soldat exerce la violence et s'y expose ; il est bourreau et victime, les deux. Mais que devient-il lorsqu'est supprimée la possibilité même d'être exposé à la violence ? La conclusion est fatale : il n'est plus que bourreau. Mais voilà aussi pourquoi il faut bien qu'il soit encore en un quelque sens victime, s'il veut conserver le nom de soldat. La difficulté est cependant de savoir de quoi il pourrait l'être. Il ne reste que cette possibilité : qu'il soit psychiquement victime de devoir agir en bourreau. Telle est la condition pour que l'on puisse encore, en dépit des évidences, le définir, à ses yeux comme aux yeux de la société, comme le combattant qu'il n'est plus.

Mais ce thème de la vulnérabilité psychique des agents de la violence, d'où vient-il ? Quelle est sa généalogie ? On le voit émerger, historiquement, au début du XXe siècle, en réaction à la grande boucherie de 14-18, dans les discours pacifistes et féministes, comme un motif central d'une critique de l'institution militaire : les armées imposent à leurs soldats

¹⁷ « Brave Enough to Kill" <http://www.patheos.com/blogs/unequallyyoked/2012/07/brave-enough-to-kill.html>

¹⁸ Alfred de Vigny, "Souvenirs de servitude militaire", *Œuvres*, I, Bruxelles, Méline, 1837, p. 11.

de commettre des violences qui les rendent fous, qui les ravagent psychiquement, qui les brutalisent et les traumatisent. Jane Addams développe ce thème critique au Congrès international des femmes de La Haye en 1915 dans une intervention intitulée « La révolte contre la guerre ». Elle cite le témoignage d'une infirmière relatant les cauchemars de « soldats pris de délire [...] possédés par la même hallucination leur revenant en boucle – se voyant en train de déplanter leurs baïonnettes des corps des hommes qu'ils avaient tués »¹⁹. Addams, dans la même perspective, s'intéresse aux cas de refus de tirer de la part des soldats du rang. « Je me suis évadé de l'horreur de tuer quiconque », dit l'un d'eux²⁰. Elle montre aussi comment les armées cherchent à neutraliser ces résistances à tuer en distribuant des stimulants avant l'assaut afin « d'inhiber la sensibilité de ce genre d'hommes »²¹ et rendre la tuerie possible. Ce thème des soldats victimes de la violence qui leur était imposé de commettre servait d'abord à critiquer frontalement l'institution qui produisait ces effets. Or ce qui était un argument antimilitariste est en train d'être aujourd'hui recyclé, sous forme modifiée, à titre d'aura de légitimation posée sur l'homicide dronisé. Car c'est bien ce motif-là qui est utilisé à fronts renversés pour redorer auprès de l'opinion publique le blason des opérateurs de drones. Là où la mise en évidence des blessures psychiques des soldats visait jadis à contester leur enrôlement forcé par la violence d'État, celle-ci sert désormais à restituer à cette forme de violence unilatérale une coloration éthico-héroïque par ailleurs introuvable.

¹⁹ Jane Addams, "The revolt against war", in *Women at The Hague: The International Congress of Women and Its Results*, University of Illinois Press, Urbana, 2003, p. 35.

²⁰ *Ibid.*, p. 34.

²¹ *Ibid.*, p. 35.